

XYZ. La revue de la nouvelle

Marina

Wilhelm Schwartz



Numéro 33, printemps 1993

Belgique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3866ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schwartz, W. (1993). Marina. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (33), 56–63.

MARINA

WILHELM SCHWARZ

Le père était malade de l'estomac, malade de l'estomac et à moitié aveugle, c'est pourquoi il n'avait pas été enrôlé. Marina peut encore se rappeler cet homme timide aux petites lunettes cerclées de nickel qui avait emmené sa famille prendre le train. C'était en février 1945 alors que les Russes avaient déjà essayé par trois fois d'occuper la petite ville de Braunsberg en Prusse orientale. Ils y réussirent la quatrième fois, mais à ce moment-là, Marina, six ans, et sa poupée de chiffon dans les bras, accompagnée de sa mère enceinte et de deux sœurs cadettes, roulait déjà vers l'ouest dans un wagon à bestiaux. Les hommes restèrent derrière. Derrière resta également la grand-mère sage-femme, celle qui avait toujours une solution à tous les problèmes, tout comme le grand-père gitan. Et pendant que les femmes et les enfants se réfugiaient à l'ouest, les hommes restés derrière étaient parqués dans des wagons à bestiaux similaires et expédiés vers l'est, en Sibérie. Un prisonnier revenu longtemps après la fin de la guerre rapporta de Russie, nombre d'années plus tard, que le père malade de l'estomac, souffrant de diarrhée et de vomissements et d'autres choses encore, avait été jeté dans la neige sibérienne hors du wagon trop plein par ses propres camarades; il était à moitié mort, il est vrai, mais vivant. Vivant. Marina hésite, à ce moment de son récit, elle doit parfois s'accorder une courte pause, puis avec l'aide d'une cigarette et d'un verre de cognac, elle continue, elle veut en finir avec cette histoire.

Le train vers l'ouest ne pouvait aller plus loin; les réfugiés durent donc descendre avec sacs à dos, provisions, couvertures de laine, albums de photos, argenterie et bijoux de famille. Et ils

continuaient, parfois dans des camions de l'armée allemande, parfois dans des traîneaux tirés par des chevaux et parfois à pied, avec un seul but: vers l'ouest, vers l'ouest, et si possible, vite. Les bagages pesaient trop lourd, aussi laissèrent-elles derrière un morceau après l'autre jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le sac à dos de la mère et la poupée de chiffon de Marina. Derrière eux grondait le bruit des canons, parfois fort, parfois faible. Parfois ils entendaient également le tir des fusils et des mitraillettes. Finalement, ce n'était pas si grave, dit Marina, chaque jour apportait de nouvelles choses à voir et à vivre et la mère était toujours là. Bien sûr, de chaque côté du chemin gisaient les fatigués, les morts et les mourants, mais cela semblait appartenir à ce monde de réfugiés. Quelquefois la mère devait s'éloigner pendant un court instant pour trouver quelque chose à manger, mais il y avait la certitude qu'elle reviendrait. La petite fille de six ans était semoncée avant chacune de ces expéditions, sous peine de châtement corporel et de privation de nourriture, de ne jamais, jamais, laisser seules les petites sœurs âgées de deux et quatre ans, même pas une minute. Quarante ans plus tard, lors d'une réunion de famille en 1985, les deux sœurs, alors âgées de quarante-deux et quarante-quatre ans, avaient déclaré à Marina, toujours l'aînée, que sans elle, elles n'auraient jamais survécu; la mère hochait la tête. Et durant tout ce temps, autrefois, en 1945, Marina transportait sa poupée de chiffon sous le bras et elle avait confiance en sa mère, confiance que, de toute façon, et elle y croyait, ce qui doit être sera. Elle avait une envie folle de lait tiède, de repas chauds, elle dormait si mal avec l'estomac vide. Des poulets cuits et du pain qu'elles avaient emportés en quittant la maison, il n'était rien resté après quelques jours.

La traversée de la Haff est très effrayante. Effrayante, selon Marina, n'est pas le mot approprié pour décrire ce qu'elle a vu alors. Le mois de février 1945 avait été particulièrement doux, ainsi seul un petit nombre des réfugiés pressés qui s'enfuyaient vers l'ouest étaient morts gelés. Au moment où le flot humain désordonné s'était déversé sur la Haff gelée, parce qu'au sud les Russes

avaient coupé toutes les issues, le désavantage de ce doux hiver devint évident. Les traîneaux trop chargés, remplis de gens poussant des cris horribles, et traînés par des chevaux hennissant de peur et donnant des coups dans tous les sens, s'enfonçaient sous la glace qui céda. Même si la mère lui criait encore et encore de ne pas regarder, Marina regardait, elle le devait; pourquoi, elle ne le savait pas. Pour cette raison, elle conserve aujourd'hui au fond d'elle-même et elle les conservera vraisemblablement jusqu'à la fin de ses jours, ces images horribles d'un pays à l'autre. Pour comble de malheur, les chasseurs russes survolaient la Haff à basse altitude et mitraillaient les mourants. Non, ça n'était pas beau du tout, dit Marina par deux fois, puis elle doit rire, parce que le mot qu'elle vient d'utiliser ne convient pas du tout à son récit, et à nouveau elle a besoin d'une cigarette et d'une bonne rasade de cognac.

Ensuite, après la Haff, il y avait eu la soupe aux pois, une vraie soupe aux pois chaude, autant qu'on pouvait en manger, autant qu'on voulait en manger. Il y a bien sûr plus important, plus déchirant et plus triste à raconter, mais Marina se rappelle clairement et distinctement la soupe aux pois chaude et fumante dont elle s'était empiffrée avidement et insatiablement il y a de cela plus de quarante ans et le chaud sentiment de bonheur qui en avait découlé. Et la mère était toujours là, ainsi que les deux sœurs; celle qui est âgée de deux ans est aveugle, comme le père, elle a donc besoin de protection particulière, puis à nouveau il y a un train, qui roule vers l'ouest, quoiqu'il soit trop plein et que ce soit encore un wagon à bestiaux, c'est un vrai train qui roule sur des rails solides et fermes vers l'ouest, sans arrêt vers l'ouest, là où ils veulent tous tellement se rendre. Marina peut encore se rappeler un pendu; il pendait au-dessus d'une rue et portait un écriteau autour du cou. Ils devaient marcher dans la rue pour se rendre quelque part et passer sous le pendu. À nouveau la mère avait crié de ne pas regarder, que ce n'était pas pour elle et à nouveau Marina avait regardé malgré l'avertissement de la mère, et à nouveau Marina doit conserver cette image d'un continent à l'autre, jusqu'au bout

du monde, elle ne se rappelle plus où elle a vu ce corps pendant au-dessus d'elle, était-ce après la Haff, était-ce en Prusse orientale ou en Poméranie, cela ne fait aucune différence. Un jour elles se rendent compte qu'elles n'entendent plus le bruit des canons, les chasseurs sont également demeurés derrière, Marina joue à nouveau avec ses sœurs et sa poupée de chiffon, et elle est heureuse. Lorsque le train fait halte, il y a presque toujours quelque chose à manger, du pain et de la confiture et du café de malt, une fois du lait pour les enfants.

En Basse-Saxe, les réfugiés dorment sur une couche de paille, et après quelques jours, des camions de l'armée arrivent de nouveau, parce que la guerre n'est pas encore terminée et les camions doivent répartir entre les villages les survivants de cet énorme massacre. La mère veut aller dans un village, pas en ville, parce que dans un village, dit-elle, il y a toujours des pommes de terre, au moins des pommes de terre à manger, dans un village, personne ne peut mourir de faim. Elle doit avoir raison. La mère monte donc dans le camion, les trois fillettes y sont poussées, les bagages sont depuis longtemps perdus, le tapis également, le tapis sur lequel il faisait si bon dormir, il ne reste que la poupée de chiffon qui est toujours là, Marina tient sa poupée sur son cœur, cette poupée qui a tout vu et tout vécu avec elle. C'est alors que l'inconcevable, l'horrible et l'effrayant se produit, dont Marina ne peut que rire aujourd'hui. Le soldat qui soulève Marina jusqu'au camion, peut-être pense-t-il que le camion est trop plein, il ne donne aucune explication, ce soldat arrache la poupée des bras de Marina et la lance avec force dans les champs, dans la neige, et le convoi s'ébranle, et Marina se déchaîne, crie, hurle, est saisie de convulsions et demande sa poupée et étouffe, et les sœurs pleurent également, parce qu'elles ont immédiatement compris que quelque chose d'épouvantable s'est produit: le temps de l'innocence, où une enfant de six ans avait une confiance aveugle envers les adultes a pris fin, s'est terminé pour toujours et sans appel.

Maintenant quelque chose de particulièrement dur doit approcher, parce que Marina fait une longue pause, une pause

sans fin. Dans un patelin en Basse-Saxe, Moisburg ou quelque chose de semblable, les réfugiés se tiennent sur la place du village, sur la place du marché, dit Marina, et attendent qu'un villageois les amène. À contrecœur, parce qu'on les y oblige, un habitant après l'autre choisit un réfugié, qu'il veut héberger, qu'il doit héberger, et après un moment qui paraît sans fin comme l'éternité, ils sont presque tous partis. Il ne reste qu'un petit groupe de quatre personnes sur la place du village que Marina appelle la place du marché. Ce petit groupe, dont apparemment personne ne veut, se compose d'une mère enceinte et de ses trois filles, qui sont âgées de deux, quatre et six ans, et celle qui a six ans s'appelle Marina, elle a hérité du prénom de sa grand-mère polonaise, contre la volonté de l'officier d'état civil allemand du Reich, et que peut donc faire un fermier honnête d'une telle famille, dont la mère est enceinte de sept mois, dont la fillette de deux ans est aveugle et, qui sait, peut-être que ces réfugiés, ces canailles, apportent avec eux de la vermine, des puces et des poux et dieu sait quoi d'autre encore. Pourquoi ne sont-elles pas restées là d'où elles viennent, avec les Russes, les Polonais ou les Turcs, qu'est-ce que ça peut bien nous faire, on trouve du pain partout, ainsi pensent les villageois, et la plupart le disent également, comme ils en ont l'habitude. Enfin, après une éternité, on oblige un fermier à les prendre, on l'y oblige virtuellement, à prendre les quatre âmes en peine, et Marina n'a plus de poupée de chiffon, qu'elle peut serrer sur son cœur, et tout à coup le monde est si froid, si gris, si désert et si vide.

Maintenant, elles vivent à quatre dans une pièce, une pièce qui était autrefois un poulailler et la mère avait dit vrai, personne ne meurt de faim dans un village, il y a toujours au moins des pommes de terre pour tout le monde, même pour les chiens. Quelquefois, quand la mère a particulièrement bien travaillé, les réfugiées du poulailler reçoivent également un litre de lait. La guerre est finie, la faim, les chasseurs, les pendus qui se balancent avec un écriteau autour du cou et les chevaux qui se noient, n'apparaissent plus qu'en cauchemar. Marina retourne même à

l'école. Puis, une nuit, à nouveau des cris, des hurlements, la peur, des meubles renversés, quatre femmes pleurent à fendre l'âme. Sur le sol gît la mère qui, la chemise de nuit en lambeaux, se débat contre le fermier qui tente de la violer sous les yeux de ses enfants, elle qui est enceinte de sept mois. (Au même moment, le père, cet être doux, malade de l'estomac et à moitié aveugle, roule toujours à travers la Russie, pour être finalement jeté encore vivant hors du train qui roule en Sibérie, pleinement conscient, ô toi Adolf, de tout cela tu es coupable, maudit sois-tu pour l'éternité, amen.) Mais la mère ne s'est pas trompée, ses cris ayant réveillé la maisonnée tout entière, le fermier finit par la lâcher. Cependant, le lendemain, la mère se retrouve sur la place du village avec ses trois petites filles effrayées, la première est fatiguée, la deuxième a faim et la troisième a froid, elles veulent toutes trois rentrer à la maison, avec leur père et leur grand-mère, dans leur lit, dans leur propre lit, doux et chaud. Elles n'aiment plus du tout le nouveau pays, elles détestent la place du village. La place du marché, dit Marina entêtée, elle connaît très bien la différence. Les hommes qu'on vendait, il y a de cela cent ans dans les états américains du sud, rapportaient une somme convenable. Par contre, les quatre, qui se trouvent ici sur la place du village de Moisburg, n'importe qui peut les avoir gratuitement, mais personne n'en veut, pas même en cadeau; en plus il commence à bruiner. Elles attendent sans honte un miracle, les quatre qui viennent de l'est, avec la cinquième dans le ventre de la mère, la petite sœur qui n'est pas encore née et qui ne sait pas encore quel genre de surprise le monde lui réserve.

Lorsque ça va mal pour quelqu'un, si mal que ça peut à peine être pire, il reste alors toujours la consolation que ça doit soit rester ainsi (ce qui est très improbable, car tout change un jour), soit (nécessairement, c'est logique) s'améliorer. Marina, âgée de six ans, sur la place du village (la place du marché) de Moisburg, ignorait une telle logique. Depuis quelques jours, tout lui était égal, parce qu'un soldat, qui n'y avait pas pensé le moins du monde, avait jeté sa poupée bien aimée à la volée dans un champ couvert de neige. En effet, elle ne s'aperçut même pas que devant

ses yeux qui enregistraient tout, un miracle était en train de se produire. Sur la place du marché de Moisburg près de Buxtehude en Basse-Saxe apparut en ces temps-là un ange, un ange véritable sous la forme d'une femme, qui avait trois fillettes à la maison, tout comme la femme de l'est qui pleine d'espoir attendait que quelqu'un vienne et l'amène. Nous ne voulons pas faire comme si nous savions ce que cet ange, sous la forme d'une femme et mère de l'ouest, pensa lorsqu'elle aperçut les quatre figures de désolation qui venaient de l'est. Nous ne pouvons que le supposer. Toujours est-il que l'ange alla vers les quatre rescapées du grand massacre et leur dit : « Venez avec moi, nous n'avons pas beaucoup d'espace à la maison, mais nous pouvons toujours trouver une pièce pour vous, où vous pourrez dormir cette nuit et toutes celles qui suivront, et où il ne pourra rien vous arriver de mal. » Et les quatre de l'est suivirent la femme de l'ouest, et ce fut comme un conte de fée, même si vraiment tout manquait, tout ce que les pauvres, mais bonnes gens reçoivent toujours en récompense dans les contes de fée. Toutefois, Marina reçut une chaîne en filigrane de la bonne dame de l'ouest, chaîne qu'elle a toujours aujourd'hui.

Le reste de l'histoire se raconte très vite. Naturellement, les nouveaux arrivants de l'est demeurèrent pour les habitants les réfugiés, ceux qui n'ont rien, ceux qu'on regarde de haut. Ce qui ne s'améliora pas, lorsque la petite Marina, la fille de gitan de rien du tout, se transforma en une sorte d'écolière modèle, qui travaillait dur et qui laissa bientôt les enfants du village loin derrière elle avec ses réussites. De l'est, elle avait apporté avec elle la moitié de l'alphabet, jusqu'à la lettre P, elle n'avait pu se rendre plus loin en Prusse orientale, et encore aujourd'hui, presque un demi-siècle plus tard, elle bloque à la lettre P. L'enseignant de l'école du village à classe unique décida qu'on devait donner sa chance à cette petite réfugiée douée, et de l'école primaire du village de Moisburg, en passant par l'école secondaire de Buchholz, jusqu'à l'université et au poste de rédactrice du magazine *Time* à New York, ce ne furent que les étapes d'une vie logique qui n'avait rien d'extraordinaire en soi. Plus légendaires furent les nouvelles de la grand-mère

polonaise, Marina Krüger, qui à la suite d'une lettre de son mari, le grand-père de la petite Marina, se rendit de Prusse orientale à Berlin à pied avec son lit de plumes sur le dos, pour s'apercevoir, une fois arrivée, que son mari avait déménagé entretemps à Cologne sur le Rhin. Cela ne tient-il pas du conte de fée que la grand-mère polonaise, avec son lit de plumes sur le dos, s'en retourna en Prusse orientale, où elle mourut un quart de siècle plus tard au grand âge de quatre-vingt-dix ans, seule, mais heureuse? Elle était Polonaise, elle voulait vivre en Pologne et y mourir; son mari, le gitan allemand, la vieille femme ne voulait pas le suivre à l'étranger, même si elle l'aima jusqu'à la mort et même au-delà. La carrière un peu féérique de sa petite fille à New York se révélait alors comme allant de soi; elle y était parvenue à cause d'un homme, cela ne surprendra personne, et d'un grand amour qui n'était plus si grand quelque temps plus tard. Terminus Canada, où elle se retrouva à la suite d'un nouvel amour, un Canadien, cette fois encore pas pour toujours. Les souvenirs des morts, le père à moitié aveugle en Sibérie, la grand-mère polonaise en Prusse orientale à nouveau polonaise, le grand-père gitan à Cologne sur le Rhin, tout comme les appels téléphoniques nocturnes avec ses trois sœurs et sa mère qui vivent toujours (car aucun des personnages de cette histoire n'est fictif, pas même la poupée de chiffon), ce sont les liens qui relient la patrie à la terre d'accueil.

Les êtres humains sont d'une ténacité remarquable. Le destin peut les poursuivre de son poing et les frapper jusqu'au point de cassure: même ensuite les morceaux semblent doués de vie propre et cherchent à s'exprimer par eux-mêmes. Voilà ce que dit Alfred Döblin.

Traduit de l'allemand par Carole Dagenais

XYZ